

14.000 jeunes au pèlerinage de Chartres : pourquoi ces catholiques-là n'intéressent-ils pas les médias ?



Article rédigé par *Boulevard Voltaire*, le 11 juin 2019

Source [Boulevard Voltaire] Ils étaient pourtant encore plus nombreux que l'an passé – 14.000, pour ainsi dire l'équivalent de Pamiers ou Vesoul – à s'élancer sur les routes de Chartres.

Le problème n'est pas tant que le deux poids deux mesures soit agaçant – la Marche des fiertés, avec ses 1.000 participants, a bénéficié, vendredi, à Saint-Denis, d'une couverture médiatique nationale fantastique quand le miracle d'organisation et de mobilisation que représente cette petite ville en mouvement dans les plaines de Beauce laisse tout le monde indifférent -, il n'est pas tant que les catholiques ne semblent intéresser la presse que lorsqu'ils sont éclaboussés par un scandale ou lorsqu'on peut les déclarer, au vu d'un sondage péremptoire dont on aimerait creuser la méthodologie, supplétifs dociles et vieillissants d'un pouvoir fragile... il est surtout que, de ce fait, les Français sont mal informés : la jeunesse catholique existe, ardente, pieuse, dure au mal, entêtée puisqu'elle revient chaque année, et prête au sacrifice – au moins, dans un premier temps, de son week-end et de ses pieds ! – et il ne faudra pas s'étonner quand elle sera si nombreuse qu'on ne pourra plus faire semblant de l'ignorer : les vieux médias, le soir à la chandelle, diront Gabrielle nous avait bien prévenus du temps que ça nous en faisait une belle (libre adaptation du poète).

Le pèlerinage de Chartres, c'est un peu comme une Rolex™ – l'heure en moins, le sens en plus. Qui ne l'a pas fait à 50 ans a, sinon raté sa vie, au moins raté quelque chose !

Il paraît qu'il y a, en France, de vieux catholiques en marche. Eux sont de jeunes catholiques en route avec, dans leur petit sac à dos, à peu près tout ce qui est contraire à l'esprit du temps (sauf les bonbons Haribo™, qu'aiment bien aussi les bobos) : la souffrance consentie, le mérite silencieux, l'effort commun. Il y a, du côté de l'autel, les bannières, les oriflammes, les croix et les statues de saints portées en procession, le faste, l'apparat, l'encens et les rites anciens. Il y a, du côté du bitume et des chemins de terre, des pèlerins épuisés, éclopés, échevelés, avec un coup de soleil sur le nez, des godasses crottées mais toujours un restant de souffle pour rire, prier et chanter. Et tout cela finit par se rencontrer, se mêler, se soutenir : on ne sait si c'est le pèlerin qui porte, posée sur ses épaules, la Vierge couronnée sur son brancard en bois ou la Vierge qui porte le pèlerin.

Que l'on ne s'y trompe pas, tout cela n'est pas qu'affaire de bondieuserie, de curé, d'effluves de sacristie, bref, de catholique plus ou moins fanatique, mais reconforte aussi ceux qui, aimant leur pays tout en en désespérant, cultivent trop souvent les amitiés toxiques de Monsieur Toutestfoutu et Madame Aquoibon.

Parmi les passants sur le bord du chemin qui regardent passer l'immense serpent des pèlerins, il y a celui qui croit au Ciel et celui qui n'y croit pas. Ou plus tellement, ou pas encore, ou pas assez, ou croit qu'il n'y croit pas. Car la foi, parfois, n'est pas aussi binaire qu'elle en a l'air. Mais pas un ne reste indifférent. La prochaine fois, peut-être, il les rejoindra. Et il y aura, qui sait, cette fois, plein de caméras ?